

« Seul un cinquième de notre budget est subsidié »

RENDEZ-VOUS Le directeur du Brussels Summer Festival met les points sur les « i »

► Denis Gerardy fait taire les mauvaises langues.

► « Non », son festival n'est pas payé par la Ville de Bruxelles.

► Il dévoile son BSF, vu des coulisses.

Denis Gerardy est ce que l'on appelle un vétéran de la musique belge. Journaliste musical, agent, promoteur, organisateur... Ce passionné a touché à presque tous les métiers de la chaîne. Depuis quatorze ans, il organise le Brussels Summer Festival en plein centre de la capitale. A l'aube de la quinzième édition (du 5 au 14 août prochain), il fait le point sur l'événement, vu des coulisses.

C'est la quinzième édition du BSF. Vous nous rappelez l'origine du festival ?

Le festival est né en 2002. A l'époque, il y avait relativement peu d'événements durant la période estivale à Bruxelles. Le politique souhaitait faire bouger les choses et monter un projet musical pour faire vivre la ville mais aussi attirer des touristes. Je faisais partie de l'équipe des Francofolies, on m'a demandé de m'en charger. Il faut noter qu'existaient à ce moment-là uniquement deux festivals francophones : les Franco et Dour ! Nous avons donc lancé Eurhythmics, festival totalement gratuit sur la Grand-Place, la place Rouppe, celle de la Monnaie... L'aventure a duré sept années.

Avant de devenir payante...

Oui. Je me suis personnellement battu pour que notre festival devienne payant parce qu'une version gratuite dévalorise, en quelque sorte, les artistes. Je plaide, bien sûr, pour une culture et pour une musique accessibles au plus grand nombre mais je suis persuadé que la musique ne peut pas être gratuite. Les deux données ne sont en fait pas in-

compatibles. Nous avons opté la première année, en 2009, pour une formule mi-payante, mi-gratuite. Le Brussels Summer Festival était né et nous nous sommes royalement plantés en termes de public et financièrement ! L'année suivante, nous avons trouvé notre équilibre : une formule 100 % payante avec un pass de dix jours, à un prix très avantageux. Nos tarifs ont finalement peu évolué. Le pass coûtait 35 euros la première année et aujourd'hui, 55.

Combien de personnes brassez-vous par édition ?

Le BSF a grandi au fur et à mesure du temps. Aujourd'hui, il a atteint plus ou moins son rythme de croisière. Nous sommes un festival en plein centre-ville : notre croissance est donc par essence limitée. La place des Palais peut brasser jusqu'à 15.000 personnes, celle du Mont des Arts jusqu'à 8.000 personnes. Le BSF compte environ 125.000 spectateurs par édition. Ce chiffre pourrait encore un peu évoluer mais pas dans des proportions énormes. Nous sommes un gros festival de deuxième division, on

peut dire ça comme ça. Le BSF n'est pas comparable à des Werchter ou Pukkelpop ! Il n'empêche : nous sommes le seul festival payant en Europe à se dérouler en plein centre d'une capitale ! Ce qui représente d'ailleurs pas mal de contraintes...

Justement, cette année, les attentats ont eu un gros impact sur la fréquentation de la capitale. Vous vous attendez à moins de monde ?

Je ne veux pas être pessimiste. Les villes, qui ont connu ce genre de cataclysme, ont mis deux, trois mois avant de retrouver une fréquentation normale. Je viens de quitter la Grand-Place qui était noire de monde, c'est encourageant. On était très inquiets. La baisse des tickets pour les spectacles en général à Bruxelles a été spectaculaire. Mais avant le 22 mars, nous avons déjà vendu

2.000 pass de plus que l'année dernière à la même période. Pendant les deux semaines qui ont suivi les attentats, les ventes ont stagné et puis ont repris. Nos ventes sont actuellement toujours en avance sur l'année passée.

En termes de sécurité, les exigences risquent d'être élevées...

Nous travaillons en plein centre-ville : nos normes de sécurité ont donc toujours été extrêmement pointues ! Nous usons énormément de moyens financiers à ce niveau. Nous ajouterons de nouvelles mesures cette année bien sûr comme une fouille de sacs à l'entrée.

Des artistes se sont désistés ?

Disons que des artistes en provenance des Etats-Unis avec qui nous étions en discussion avant les attentats et qui étaient sur le point de signer ont mis finalement beaucoup de temps à se décider.

Tiens : les mauvaises langues disent que vous êtes un festival à 100 % subsidié par la Ville de Bruxelles. C'est vrai ?

Contrairement à ce que l'on pourrait croire : pas tellement. Même si les subsides que nous recevons nous sont essentiels ! La Ville de Bruxelles nous donne 300.000 euros par édition et bien sûr il y a une vraie mobilisation en termes d'infrastructures et d'encadrement. C'est une aide inestimable. Nous recevons également 264.000 euros au total d'autres organismes subsidants. Sur un budget total de 2,5 millions d'euros ! Nous sommes donc en réalité très dépendants des recettes aléatoires comme la vente de tickets, la vente de boissons et de nourriture... et pas uniquement de l'argent public ! Certains festivals en partie francophone du pays comme les Francofolies ou les Ardentes sont bien plus subsidiés que nous.

Le BSF, cela pèse quoi en termes de retour économique pour Bruxelles ?

Il faudrait réaliser une étude pour le chiffrer. Mais on voit par exemple que depuis 2 à 3 ans, les hôtels de l'hyper-centre voient leurs réservations augmenter très fortement durant la période du festival. L'horeca du centre-ville en profite également beaucoup. Et puis nous employons environ 100 personnes durant les dix jours. Auxquels viennent s'ajouter 400 bénévoles et jobistes que nous rémunérons également. ■

Propos recueillis par
AMANDINE CLOOT

Denis Gerardy

Auteur d'un ouvrage sur le rock et la chanson française, il est journaliste et chroniqueur culturel pour la RTBF de 1988 à 94. Pendant 16 ans, il fait partie du comité de direction des Francofolies de Spa et gère la programmation du festival. L'homme, décidément très actif, a également fondé l'agence 33tour/Musicoloer et a représenté pas mal d'artistes du monde francophone. Depuis 2002, il est le programmeur du Brussels Summer Festival, dont il devient le directeur en 2013.

« Nos normes de sécurité ont donc toujours été extrêmement pointues ! (...) Nous ajouterons de nouvelles mesures cette année »

tarifs « Les prix des performances live sont trop élevés »

Il y a énormément de festivals en Belgique et en France. Comment faire face à la concurrence en termes d'affiche ?

On se fixe un budget au départ. Nous consacrons 1,21 million d'euros à la programmation. Ce qui n'est pas rien. Je travaille avec tous les agents belges et étrangers. Ils connaissent le festival, nos infrastructures, nos moyens... J'ai de très bons contacts avec LiveNation par exemple, même si ce n'est pas toujours facile non plus... Il faut comprendre que leur division belge, même si elle est importante en termes de poids dans le groupe, notamment via

Werchter, dépend d'une structure américaine. Elle ne fait que transmettre les demandes. Et nous défend si nous sommes raisonnables. Je ne vais jamais essayer d'avoir Metallica au BSF ! Il est très important dans notre métier de connaître les prix pratiqués pour chaque artiste même si tout cela est très peu transparent. Cela permet de faire des offres proportionnées. Le lieu du BSF – la place des Palais – est également un atout pour négocier les prix parce que certains artistes veulent jouer en face du Palais Royal.

Le prix de la performance live a beaucoup augmenté ces dernières années, non ?

Faisons la comparaison, fin des années 70, un vinyle coûtait à peu près 10 euros. L'arrivée du CD a fait monter les prix, jusqu'à 20 euros. Puis ils sont redescendus. Aujourd'hui, un al-

bum en téléchargement légal coûte 9,99 euros. Bref, en 36 ans, le prix de la musique n'a pas vraiment changé. Prenez maintenant le prix d'un ticket de concert, fin des années 70, un artiste confirmé tournait entre 6,25 euros à 40 euros la place. Aujourd'hui, le ticket se vend entre 25 euros et 280,

voire 300 euros ! C'est une augmentation démentielle ! Les revenus de l'industrie musicale ont glissé, certes, mais il n'y pas que ça. Enormément de structures se sont greffées autour de l'industrie du spectacle. Le ticketing est, par exemple, un enjeu économique énorme. Le cachet des artistes a bien sûr augmenté également.

On dit souvent que les prix des tickets de concert vont à un moment stagner...

Je ne pense pas. Il y a aura une cassure. Il faut que cela s'arrête. Cette hausse constante des prix est une très

mauvaise chose pour les jeunes artistes car rares sont ceux qui consacreront encore un budget pour les découvrir. Nous essayons au BSF de contenir les prix. Les promoteurs de spectacles doivent mettre le holà et le consommateur doit absolument réagir. Pensez aux Insus (ex-Téléphone, NDLR) en pleine tournée européenne, ils n'ont pourtant aucune date sur les festivals belges francophones cet été. Demandez-vous pourquoi ? Leurs tarifs sont tout simplement surdimensionnés. ■

Propos recueillis par
A.C.